

À Henry de Montherlant

89, rue de la Pompe,
27 décembre 1917

Monsieur,

Pourriez-vous venir samedi dans la matinée, vers dix heures ? Je vous dirai mon impression sur votre manuscrit¹ – à un inconnu on redoute d'écrire une parole excessive. Mais à moi qui ne suis plus très capable de m'émouvoir avec de la littérature vous avez donné une émotion – la même que j'eus à votre âge en lisant, pour la première fois, les *Illuminations* de Rimbaud. Et puisque vous me connaissez, vous savez de quel cœur préparé j'ai dû accueillir votre symphonie sur le collège, sur la douzième année – et quelle route se frayent à travers ce cœur, les voix d'enfants.

J'ai le plus grand désir de vous connaître, Monsieur, et vous assure de mon admiration.

François Mauriac

1. Henry de Montherlant avait envoyé à François Mauriac le manuscrit de son premier ouvrage : *La Relève du matin*, inspiré de ses années de collège à Sainte-Croix de Neuilly. Mauriac lui consacra une critique élogieuse.

À Henry de Montherlant

89, rue de la Pompe,
25 février 1918²

Je crois en effet, Monsieur, que le « devoir d'aïnesse³ », méritait plus que le reste d'être concentré. Je ne vous cache pas que vous êtes en effet la quatrième personne de qui je reçois l'avis du peu de cas que Bourget a fait de mon *Lacordaire*⁴. D'autres l'ont aimé et il faut se résoudre à ne pas satisfaire tout le monde mais se réjouir de ce qu'un homme aussi important que Bourget daigne manifester son mécontentement à l'endroit d'une si chétive étude.

L'article de Barrès fut publié non à la suite de *L'Enfant chargé de chaînes* mais dans la nouvelle édition de ce petit poème des *Mains jointes* que j'eusse aimé vous faire parvenir : mais je n'en ai plus aucun exemplaire et je ne sais où vous en pourriez découvrir un⁵.

3. Il s'agit d'un chapitre de *La Relève du matin*, qui s'intitulera en définitive : « Devoir d'aïnesse et devoir français, ou le Chemin des écoliers ».

4. Lettre d'Henry de Montherlant : « Monsieur, rien n'est égal sur la terre à la douceur d'entendre parler de soi : vous comprendrez certainement que je suis sans malice en vous rapportant que Bourget estime votre talent, mais que votre article sur Lacordaire ne lui a pas plu. Si c'est le secret de Polichinelle, excusez-moi : je suis assez loin des potins de Paris. » Le *Lacordaire* paraîtra en 1920 dans *Petits essais de psychologie religieuse* et sera repris en 1976 aux éditions Beauchesne dans une édition augmentée et présentée par Keith Goesch.

5. Lettre citée : « Pendant ce même repos, j'ai relu votre *Enfant chargé de chaînes* (dans l'édition *sans* la lettre de Barrès, que je n'ai jamais vue). »

Vous avez tort de me juger sur cette monographie de ma vingtième année, si loin de moi qu'elle me paraît aujourd'hui écrite par un autre – mais quelle importance ?

Si, vous reviendrez – et vous ne parleriez pas si simplement de disparaître¹ si vous n'étiez au fond persuadé que vous avez devant vous toute une jeunesse et tout ce qui vient après (et qui ne compte guère).

Je vois bien, au ton de votre lettre, que vous croyez qu'il faut se prémunir contre mon ironie. Ce Jean-Paul m'a fait bien du tort ! Mais croyez qu'il n'y a rien en moi qu'une grande simplicité, une grande sincérité, et que je n'aime rien autant que d'aimer et d'être aimé. Voilà une confession j'espère : jugez-moi d'après cette candeur² – et croyez que je pense à vous avec admiration et sympathie – et tristesse à cause de ce que vous souffrez et que vous ne dites pas.

François M.

1. Henry de Montherlant avait écrit – toujours dans cette lettre du 22 février à laquelle celle-ci répond : « Je vous verrai vers Pâques, puis, sans doute, jamais plus. Je passe comme volontaire dans un régiment d'infanterie en première ligne. Encore trois petits tours, puis il en sera de moi comme si je n'avais jamais existé. »

2. Lettre citée : « Je conclus de cette lecture qu'il doit être assez dangereux de se livrer à vous. [...] Après tout, il y a des tendres qui disent des choses comme ça, rien que pour se prouver à eux-mêmes qu'ils ne sont pas des dupes. »

À Henry de Montherlant

Malagar, 12 septembre 1918

Monsieur,

Depuis longtemps j'étais inquiet de vous, malgré la parole que je sens bien que vous me reprochez doucement : sans doute vous a-t-il paru

que ceux qui demeurent dans l'arche n'ont nul droit de jeter aux combattants de ces consolations faciles qui coûtent si peu ! Mais vous oubliez que je venais d'achever la lecture de vos proses et quel écho elles avaient éveillé en moi et vraiment j'avais cette certitude que votre royauté ne pouvait être éphémère¹... Oui les dieux me retiennent par les épaules : ces dieux, ces justes dieux... et vous savez que leurs bien-aimés s'appelaient Priam, Œdipe, Prométhée, tous les suppliciés, tous les suppliants... Vous me plaindrez un jour, si vous ne me plaignez déjà. Ne croyez pas que j'aie choisi ma destinée et n'admirez pas ma fortune... Mais peut-être me comprendrez-vous un jour...

Je sens en vous une inquiétude... je la connais, je vous reconnais. Ne vous troublez pas de ce que vous portez en vous et que vous n'avez encore à dispenser aucune paix. Un seul Homme a pu dire : « Je vous donne Ma paix » – et c'est la sienne toujours et c'est en son nom toujours, que ceux qui la détiennent la dispensent aux autres cœurs. Mais humainement ne nous aimons-nous pas les uns les autres que pour le trouble que nous nous donnons ? Tout notre travail sur nous-mêmes est de détruire en nous ce goût, et d'y substituer celui de la paix... Vous savez que selon ma nature, la paix, la quiétude, ce n'est pas ce qui m'attire chez un cœur.

Je n'ose plus vous dire mon espérance anxieuse de vous voir renaître une seconde fois après cette grande tempête. Vous vous préparez, Monsieur, à une œuvre qui dépassera de beaucoup les nôtres... Comment vous dire que je n'aime point le sujet que vous m'indiquez ! Mais il le faudrait traiter avec une *sincérité terrible*. Neuf encore au monde et passé presque du collège à la bataille, peut-être aurez-vous ce dernier courage, de ne pas maquiller votre effrayant héros².

Dieu sait quand Rouart se décidera à éditer ces petits essais dont vous parlait Lescure³ ! En attendant je vous fais parvenir un court poème édité cette année au Mercure⁴.

Adieu, Monsieur. Que Dieu vous garde et qu'il vous sauve de la manière qui peut vous être profitable. Pour moi je mets en vous de grands espoirs et soyez assuré que toutes les nouvelles que vous voudrez bien me donner de vous m'apporteront de la joie. Je vous serre les mains.

F. Mauriac

15, rue Rolland, Bordeaux
(faire suivre)

1. Voir lettre du 25 février 1918, note 1, p. 150.

2. Blessé en 1918, c'est en 1919 qu'Henry de Montherlant commencera à écrire *Le Songe*, qui paraîtra en 1922.

3. Les *Petits essais de psychologie religieuse*, consacrés à Lacordaire, Guérin, Baudelaire, Amiel et Stendhal, paraîtront en 1920 à la Société littéraire de France.

4. *Le Disparu*.

1919

À Henry de Montherlant

11 janvier 1919¹

Mon cher ami,

J'ai eu du mal à déchiffrer votre lettre et j'en trouve les dernières lignes d'une naïveté qui défend d'en sentir l'inconvenance². Rivière est encore en Suisse, je crois – et d'ailleurs *La Nouvelle Revue française* ne paraîtra pas de longtemps. Mais envoyez votre manuscrit à M. André Germain, hôtel Brighton, rue de Rivoli, pour *Les Écrits nouveaux*. Je vous recommanderai à lui. De quel plongeon s'agit-il ? Et où prétendez-vous disparaître ?

Amicalement vôtre.

F. Mauriac

À Henry de Montherlant

23 janvier 1919

Je vous demande pardon, de vous avoir blessé, mon cher ami ! Avouez qu'il y avait quelque étrangeté dans vos combinaisons financières ! et vos lettres, qu'il faut déchiffrer ainsi que des palimpsestes, disposent par leur écriture à ces énervements dont je m'excuse encore. Vous avez raison de ne vous plus martyriser pour de tels froissements et je n'ai jamais souhaité d'avoir le triste pouvoir de vous blesser ! L'amitié peut aller sans tant de susceptibilité... du moins, à mon âge... Et il est vrai que vous êtes encore dans le printemps...

Germain³ vous fait dire de lui communiquer votre manuscrit : il le lira avec attention et bienveillance. Je me suis appliqué à piquer sa curiosité. Ne m'en veuillez pas. Croyez que je suis très disposé à vous aimer comme un ami et à vous servir.

M.

1. Carte-lettre envoyée au cantonnement de Ligny-en-Barois (Meuse).

2. Cette lettre n'a pas été retrouvée.

3. André Germain, directeur aux *Écrits nouveaux*.

À Henry de Montherlant

Johanet,
Saint-Symphorien (Gironde),
16 août 1919³

Cher ami, j'avais lu déjà et relu votre étrange et inquiétant dialogue : oui, il y a là du nouveau et qui est ce sentiment d'une présence mystérieuse et adorable dans l'enfant avant que la puberté l'ait abêti. Ce respect, cette inquiétude en face du garçon de douze ans – du gamin que l'on a accoutumé de considérer comme rien et qui porte en lui infiniment plus que nous-mêmes – c'est cela qui donne du prix à ce fragment de votre livre et à tout votre livre⁴. J'attends qu'il ait paru pour en dire ce que je pense. La « Revue des Revues » a un titulaire à la *Revue des jeunes* et je ne puis marcher sur ses plates-bandes. Vous ne perdrez rien pour attendre. Il est probable que l'année prochaine j'aurai dans une grande revue une rubrique régulière ; patientez un peu : vous savez par expérience que je sers bien mes amis et que je fais mon possible pour

3. Carte-lettre adressée au dépôt du 160^e d'infanterie à Saint-Pierre-le-Moutier (Nièvre).

4. Il s'agit de la dernière partie de *La Relève du matin* : « Le dialogue avec Gérard », mettant en scène un jeune homme de vingt-deux ans et un enfant de douze ans.

les « pousser » — ce que vous ne trouverez pas souvent chez les jeunes littérateurs, je vous en préviens.

Croyez à mon admiration et à mon amitié.

F. Mauriac

Je serai aux environs de Paris vers le 25 septembre. Serez-vous alors, délivré ?

À Henry de Montherlant

26 septembre 1920

Cher ami,

Vous avez écrit, touchant l'enfance et l'adolescence, quelques pages d'un prix inestimable ; vous avez ouvert des yeux nouveaux sur cet abîme de l'enfance et ce que vous en avez dit nul avant vous n'y avait songé. C'est un livre de début comme je n'en avais ouvert aucun depuis qu'il m'est donné d'en lire : j'aime qu'il soit si imparfait, qu'il roule dans son flot tant de galets et de sables : c'est le signe d'une richesse, d'une surabondance qu'il ne vous reste plus que d'ordonner¹. Mais je vous dirai dans un article de la *Revue des jeunes* ce que je pense de votre ouvrage et de toutes les questions qu'il soulève...

Moi aussi, j'ai regretté votre absence et je souhaite de vous voir. Je serai à Paris à partir de demain 27 sept. et ne m'en absenterai que samedi et dimanche. Donnez-moi donc un rendez-vous n'importe quel autre jour.

Je vous admire et suis vôtre.

F. Mauriac

À Henry de Montherlant

16 octobre 1920

Cher ami,

Votre vivant, votre passionné article est d'un intellectualisme effréné. Vous « stylisez » le sport. Vous ne vous dites pas que seule l'intelligence s'y peut délecter comme vous le faites. Votre ami le boxeur représente à vos yeux et à votre cœur un personnage admirable auquel ont collaboré Socrate et Platon, Athènes et Rome – mais vous, vous n'êtes aux yeux du boxeur qu'un garçon moins fort que lui. Vous êtes ingrat envers l'intelligence qui pare à ce point votre passion – qui embellit de mille prestiges l'objet de votre amitié. Il est bien inutile d'ajouter que tout le monde n'est pas jeune – que parmi les jeunes gens tous ne sont pas beaux – qu'on ne peut donc rien édifier d'universel en fait de morale esthétique... Mais vous le savez bien et votre article ressemble à votre visage, il est ardent, il est creusé de passion, d'une véhémence doulou-

1. L'année suivante, dans l'avertissement à une réédition de *La Relève du matin*, Henry de Montherlant écrira lui-même au sujet de *La Gloire du collègue* : « Il n'est peut-être pas une seule ligne de ce morceau que je ne me sente capable de remplacer aujourd'hui par un trait qui soit à la fois plus bref, plus précis et plus fort. Je croyais avoir dressé là une sorte de monument musical, [...] or, à la nouvelle audition, je n'entendais pas une symphonie, mais l'anarchie sonore des musiciens éprouvant leurs instruments avant que le rideau se lève. »

reuse. Que vous avez de talent, mon cher ami ! Mais que vous m'inquiéteriez si je vous aimais !

Vous avez fait connaissance par les trois mots que vous consacre Franc-Nohain, de la bêtise, de la négligence imbécile des critiques. Il n'a pas lu dix lignes de votre livre, évidemment : il devrait y avoir des Sanctions contre les fautes professionnelles.

Affectueusement.

F. Mauriac

À Henry de Montherlant

1924

Mon cher ami,

Vous savez que j'ai toujours été un camarade loyal et que, dans l'humble mesure de mes forces, j'ai aidé à votre départ magnifique¹. Pour ne l'avoir pas appris dans les stades², je n'en possède pas moins, je crois, le sens de l'amitié, le goût de la fidélité. Aussi je tiens à savoir si vous aviez vu les épreuves de l'article que G. vous a consacré dans *Les Nouvelles littéraires* de ce matin – certes j'ai le sens du péché (et c'est entre mille autres, une de nos différences) mais « le goût du péché », c'est tout de même autre chose ! Et quelle est la page de moi qui puisse donner « la honte de rougir » ? Je voudrais être assuré que vous n'êtes pour rien dans ce coup de pied sournois (car c'est ce « goût du péché » qu'on me colle au dos à l'académie et partout où il y a des gens qui ont peur que j'aie le prix du roman – et un grelot est toujours dangereux, même attaché par un imbécile...).

Affectueusement vôtre.

Mauriac

1. Henry de Montherlant rendra hommage aux premiers encouragements de François Mauriac dans une lettre qu'il lui adressera le 28 juin 1934 : « Je ne veux pas que cette journée se termine sans vous dire combien ma pensée, se reportant une quinzaine d'années en arrière, se complaît à vous y retrouver. Je n'oublie pas l'amitié dont vous avez entouré mes "début", ni l'appui que vous leur avez apporté... »

2. Henry de Montherlant venait de faire paraître *Les Olympiques*.

À Henry de Montherlant

18 août 1924²

Mon cher ami,

Je n'ai pas lu *L'Intran(sigeant)*. J'aime que ce soit mon nom qui vous vienne toujours lorsque vous pensez à vos « amis de lettres » (je sais que, pour vous, ce n'est pas beaucoup dire !).

Oui, j'ai réalisé mes projets, le 15 août : un petit garçon nous est né, brun et bien fait : rien ne lui manque.

Je compte dîner demain soir avec vous et Grix.

De tout mon cœur vôtre.

F. Mauriac

2. Ce petit mot répond à une lettre, non datée, d'Henry de Montherlant : « Cher Mauriac, vous vous inquiétez peut-être de votre nom prononcé par moi dans une sorte de fantaisie publiée par *L'Intran*. J'ai dit : "Je comprends bien ce qu'il y a d'abusif à publier 3 livres la même année. Moi-même, si un de mes amis, Mauriac ou Drieu la Rochelle, publiait 3 livres coup sur coup, je me dirais : Ou il faut qu'il ait de diaboliques besoins d'argent, ou son éditeur l'enferme à clef dans les W.-C. pour qu'il fasse des livres jusqu'à ce qu'il en crève !" C'est devenu ce que vous verrez. »

À Henry de Montherlant

38, avenue Théophile-Gautier, XVI^e,
[début 1938]

Je ne suis pas si éloigné de vous que vous l'imaginez : ce n'est pas la *vraie croix* que ce siècle de fer détruit, mais un simulacre – le *simulacre* qui nous sépare. Vous haïssez une caricature. Et lorsque le *signe* du Fils de l'Homme apparaîtra, nous nous réconcilierons en lui.

Les siècles de fer font des martyrs : l'Europe chrétienne se recrée en eux ; je crois qu'il faut que les vieilles façades s'écroulent... Je ne mets pas plus que vous l'infini dans ces sépulcres où j'habite (je le reconnais...).

À vous.

Fr. M.

Je ne vous ai pas *calomnié*. Je vous ai jugé témérairement – mais je croyais mon jugement juste et mérité¹. J'espère que vous oublierez... et que nous parlerons une fois encore ensemble avant le commencement de la fin...

1. À propos de la parution des *Jeunes Filles* en 1936.

À Henry de Montherlant

38, avenue Théophile-Gautier, XVI^e,
26 avril [1938]

Mon cher ami,

Notre tentative de « fraternité » a bien mauvaise presse. Elle aura servi de mesure à cette haine qui déferle de partout – plus âcre, plus virulente que je n'eusse imaginé...

Qu'elle serve au moins à nous rapprocher. J'ai eu de grands torts envers vous. Je me suis laissé aller un jour à l'irritation que m'avait causée votre Costa. J'ai été blessant et l'ai été en public, ce qui est impardonnable.

Mais vous me pardonneriez. Vous êtes ce soldat que j'ai vu entrer un jour, rue de la Pompe et qui m'a laissé le manuscrit de *La Relève du matin* ; et je n'oublierai jamais cette merveilleuse sensation de génie : le « don » à l'état pur – et appliqué à fixer l'indicible, ce mystère, ce secret de l'enfant qui se fait homme... Dès ce jour-là je vous ai admiré – et aimé, pour moi seul, parce qu'il y a une espèce d'êtres, dont vous êtes, de qui un aîné ne doit rien attendre que ce plaisir d'aimer en secret un artiste qu'on admire. Et depuis vous m'avez parfois – et assez souvent – agacé, irrité, mais à la surface de moi-même. Et les rares fois où je vous rencontrais, je sentais qu'au-delà de vos attitudes, vous étiez le même : quelqu'un qu'au fond je connais bien...

Ce matin, en lisant les horreurs de mon courrier, je me disais que notre « fraternité » – que nous avons évoquée devant les hommes – existe. Oui, je le crois de tout mon cœur. Je vous serre affectueusement les mains⁴.

François Mauriac

4. Dans sa réponse, Henry de Montherlant écrira : « Nos petits démêlés d'hommes de lettres, dont vous fermez en moi la blessure sans en effacer la cicatrice, cela ne nous sépare pas. Mais nous sommes séparés par toute la largeur des bras de la croix. »

À Henry de Montherlant

Malagar,
Saint-Maixant (Gironde),
14 mai 1941

Mon cher Montherlant – mon cher ami, comment pouvez-vous douter de mon affection pour vous ? Que vous me tendiez la main me cause *la seule espèce de joie que je puisse éprouver en ce moment*¹. La France, pour moi, c'est un certain nombre d'hommes dont vous êtes. Je me suis battu contre ce qui en vous s'oppose furieusement à ce qui demeure mon unique espoir. Vous savez bien que nos vies sont des fleuves parallèles qui par mille courants souterrains se rejoignent. Je vous connais. Je vous lis comme *personne*, il me semble, ne peut vous lire. Pas une ligne de vous qui ne me fasse du mal. Vous comprenez dans quel sens je l'entends. Je vous verrai bientôt. Je ne puis quitter Malagar occupé. Et nous nous y relayons avec ma femme. Au début de juin et même un peu avant, j'espère être à Paris. J'étouffe ici depuis un an. Mais Dieu m'aide.

Quant à nos griefs... le grand romancier catholique est si heureux de pouvoir vous dire qu'il vous a toujours aimé.

F. M.

Rudolf Hess ! Les coulisses de cette fin du monde !

1. La veille, François Mauriac écrivait à son épouse : « J'ai eu la joie d'un mot de Montherlant ce matin qui me tend la main. *Vraie joie pour moi.* » Ce mot n'a malheureusement pas été retrouvé.